

était incapable d'écrire un poème satisfaisant sur les Dioscures. Le mérite seul de la musique valut à cet opéra un succès éclatant et prolongé. Trente-quatre ans après son apparition, Grimm écrivait : « C'est aujourd'hui le seul pivot sur lequel repose la gloire de la musique française. Quand cette gloire est aux abois, et cela lui arrive à tout moment, on descend à l'Opéra la châsse des frères d'Hélène, comme à Sainte-Geneviève celle de la paysanne de Nanterre. » Il reste de beaux fragments de *Castor et Pollux*, entre autres l'air de Télémaque : *Tristes apprêts, pâles flambeaux*. Ils font partie du répertoire de la Société des concerts du Conservatoire. On verra plus tard le jugement qu'en a porté Gluck.

Cette production admirable fut suivie des *Fêtes d'Hébé*, opéra-ballet donné à l'Académie royale de musique, en 1739. L'acte de Tyrtée a un caractère héroïque qui met en relief l'énergie et la largeur du style de Rameau. Il y avait alors quelque audace à écarter, dans une composition de ce genre, ces peintures gracieuses que Boileau qualifiait si mal avec sa dureté janséniste :

Ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa du son de sa musique.

Le 19 novembre de la même année, le répertoire de l'Académie s'enrichit d'un nouveau chef-d'œuvre, *Dardanus*, tragédie-opéra en cinq actes, qu'on doit compter parmi les meilleures partitions du compositeur. Entre autres morceaux, on a applaudi l'air d'Iphise : *Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire*. Cependant tout le monde ne sentait pas le mérite du successeur de Lulli ; J.-B. Rousseau fit contre lui une ode lyrique dont voici une strophe :

Distillateurs d'accords baroques,
Dont tant d'idiots sont fêrus,
Chez les Thraces et chez les Iroques
Portez vos opéras bourrus.
Malgré votre art hétérogène,
Lulli de la lyrique scène
Est toujours l'unique soutien.
Fuyez, laissez-lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

Les *Fêtes de Polymnie* (12 octobre 1745) et le *Temple de la Gloire* (27 novembre 1745) ne réussirent point. Voltaire ne semble avoir écrit le livret du second de ces opéras que pour montrer son infériorité dans un genre cultivé avec succès par les Pellegrin et les Cahusac. Ce dernier collabora avec Rameau pour les *Fêtes de Polymnie*, *Zaïs* (29 février 1748), les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour* (5 novembre 1748), *Naïs* (1749), *Zoroastre* (1749), la *Naissance d'Osiris* (1754), *Anacréon* (1754). Marmontel écrivit le poème d'*Acanthe et Céphise, ou la Sympathie*, pastorale héroïque en trois actes, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne (1751) ; c'est dans cet ouvrage qu'on trouve le chœur charmant : *Résonnez, mu-*

settes. Parmi les autres littérateurs qui travaillèrent pour le maître, on remarque encore Fuzelier, Mondorge, La Bruère et Monticour. Le célèbre chanteur Jélyotte se distingua dans les rôles d'Acanthe, de Zoroastre, de Zaïs, d'Osiris, etc. Les ballets donnèrent occasion d'admirer les grâces et la légèreté de M^{lle} Sallé. C'étaient là assurément de belles représentations.

On se tromperait fort si l'on pensait que Rameau n'a composé que des ouvrages d'un lyrisme élevé, exclusivement dramatique et sérieux. Bien au contraire, il semble s'être complu à traiter des sujets gracieux, amusants et même facétieux. On peut s'en convaincre aisément en entendant ses pièces de clavecin, dont les titres mêmes font sourire. Mais le contraste entre son caractère morose et son *humour* originale se manifeste encore plus complètement dans plusieurs de ses ouvrages dramatiques, notamment dans *Platée*, comédie-ballet où les situations plaisantes tournent presque au burlesque, et on serait tenté d'appliquer à Rameau le reproche que Boileau adressait à Molière :

Dans ce sac ridicule où *Scapin* s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*,

si le compositeur n'y avait fait preuve du même savoir, de la même application, de la même ingéniosité laborieuse que dans ses tragédies lyriques de *Castor et Pollux* et de *Dardanus*. Le prologue de cette comédie-ballet a pour sujet l'origine de la comédie. Momus, Thespis et Thalie se proposent de se divertir, même aux dépens des dieux, et surtout de la jalouse Junon. Ce manque de respect est environné de précautions et de scrupules. L'auteur de la *Batrachomyomachie*, Homère ou tout autre, y a mis moins de façons. L'héroïne de la pièce est Platée, naïade qui règne sur un marécage et un peuple de grenouilles. Son aspect diffère peu de celui de ses sujettes. Jupiter feint d'en être épris et pour la séduire se métamorphose en âne, puis en hibou. Junon, intriguée de l'absence du maître des dieux, est conduite par Mercure dans le royaume de Platée, et, en voyant sa rivale, elle regagne l'Olympe avec sécurité. Les scènes comiques se succèdent. L'âne brait, les grenouilles coassent, les oiseaux gazouillent, l'orage gronde, la foudre de Jupiter éclate ; Rameau a tout traduit dans la langue des sons ; il y a ajouté des rigodons, des passepieds, des loures et des menuets. La déclamation est traitée avec une justesse d'expression et une accentuation remarquables. On peut regretter qu'un grand musicien tel que Rameau se soit mis en si grands frais de contrepoint pour de tels enfantillages ; mais on ne saurait voir dans cet ouvrage un ancêtre de l'opérette burlesque telle qu'on l'entend de nos jours, d'*Orphée aux Enfers* par exemple, ou de la *Belle Hélène*. Le livret de *Platée* est ingénieux et n'est jamais grossier. Quant à la musique, il n'y a qu'un Rameau qui ait pu l'écrire. Les airs de danse sont jolis et, surtout dans les chœurs, l'harmonie des voix est ravissante.

Quoique Rameau ait abordé la scène fort tard, à l'âge de cinquante ans, il n'en composa pas moins trente-six ouvrages dramatiques. Le dernier qu'il ait fait représenter, les *Paladins* (12 février 1760), fut écrit par l'auteur à l'âge de soixante-dix-sept ans. Cette énergique vitalité, qui s'était conservée dans un corps d'une apparence frêle et débile, l'artiste la devait à la sobriété de son régime, à la tempérance dont il se fit toujours une loi. On l'a souvent accusé d'avarice, bien qu'il ait aidé de sa bourse le compositeur Dauvergne et l'organiste Balbâtre, et qu'il ait longtemps servi une pension à sa sœur infirme. Ce qui a pu donner lieu à ce reproche, c'est que Louis XV lui ayant accordé des lettres de noblesse, pour pouvoir ensuite lui conférer l'ordre de Saint-Michel, Rameau se refusa à les faire enregistrer, alléguant les frais de chancellerie à payer. Toutefois, la conscience de sa valeur et le peu d'ambition qu'il ressentait pour les honneurs de cette nature eurent peut-être plus de part à ce refus que l'appréhension de dépenser quelques écus. « Ma noblesse est là et là, répondit-il, en montrant son front et son cœur. » Le musicien ne laissa pas que d'être décoré ; mais, quand même il faudrait attribuer sa conduite en cette affaire à une préoccupation d'argent, on aurait tort de l'en blâmer sévèrement. Les intérêts des compositeurs de théâtre étaient alors trop sacrifiés pour leur permettre d'afficher l'indifférence en matière pécuniaire. D'un état de comptes présenté par l'auteur de *Dardanus* au prévôt des marchands, il résulte qu'après avoir, en dix-neuf ans, fait entrer 978,000 livres dans la caisse de l'Opéra, il n'en avait touché que 22,000, soit environ 1,157 francs par an. Ne fit-il pas mieux de ménager ses petites économies que d'en distraire une partie pour l'acquisition d'un titre honorifique ? Sans les profits de son enseignement et la vente de ses pièces de clavecin, le grand Rameau n'aurait pu vivre.

Au demeurant, Rameau était un honnête homme, dont le seul défaut consistait en une humeur sombre et taciturne que sa famille ne parvenait pas toujours à égayer. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, le 12 septembre 1764. Les obsèques magnifiques qui lui furent faites à l'église de Saint-Eustache témoignèrent de l'estime qu'on avait pour son talent, et des regrets que causait sa perte.

Un neveu de Rameau — est-ce le même dont Diderot a laissé un portrait si original ? — a écrit, en 1766, un poème intitulé *la Raméide*, destiné à glorifier la mémoire de son oncle. Cet ouvrage est aussi misérable par l'invention que par le style. L'auteur ne sait que geindre sur sa lamentable situation. L'éloge de l'immortel compositeur lui sert de prétexte pour exposer sa misère au public, et surtout aux grands. Son oncle ne fut point pour lui un caissier donné par la nature :

J'attendais de cet oncle au moins un peu d'aisance,
Par pur égard au temps de trente ans de constance

A lui faire ma cour à l'exemple des miens ;
Mais, tout à son talent, il voyait peu les siens.
.....
Si bien donc qu'il parvint, moi toujours espérant,
Sans pouvoir m'être utile, à son dernier instant.

Le pauvre sire se croit tout permis parce qu'il est le neveu d'un grand homme, et il émet des prétentions insoutenables dans une langue presque inintelligible :

Je ne vois point l'abus d'un logement au Louvre,
Avec marques d'honneur, au troisième héritier
De l'Ecole des sons, de celui du clavier,
De celui de l'archet, de la voix, de la flûte,
Assez pour soutenir son coin dans la dispute.

Cette ineptie est datée du *dimanche des Rameaux* et porte la rubrique : *A Pétersbourg, aux Rameaux couronnés*. Jeu de mots pour jeu de mots, je préfère encore celui de Sophie Arnould, s'écriant à la nouvelle de la mort de l'illustre musicien : « Nos lauriers ont perdu leur plus beau rameau. » On comprend qu'un neveu si bête, si besoigneux, si rimeur, soit parvenu à faire à l'oncle, dans l'esprit de quelques biographes superficiels, une réputation d'égoïsme et d'avarice.

Diderot se devait à lui-même de ne pas se faire l'écho des doléances de cet homme, en disant que Rameau se souciait de sa famille « comme d'un clou à un soufflet ». Nous avons vu que rien n'était plus inexact. Malgré la gravité et la rudesse de son caractère, Rameau s'était fait des amis autant par sa droiture que par son mérite. Il eut le bonheur d'avoir une femme excellente, bonne musicienne, qui dut adoucir souvent les amertumes et les désenchantements de la vie éprouvée de son mari.

Les théories de Rameau mériteraient un examen étendu, qui serait peu à sa place dans ce livre. Je ne suivrai pas non plus dans le détail ses diverses polémiques avec le P. Castel, d'Alembert, Euler, etc. Si plus d'une objection de ses adversaires était fondée, si les travaux du musicien dijonnais ne sont pas le dernier mot de la science harmonique, il faut au moins reconnaître qu'ils ont posé le principe de cette science, jusqu'alors encombrée d'obscurités, ou plutôt livrée à l'empirisme. Par ce côté de ses études et de son génie, Rameau appartient bien au dix-huitième siècle, à ce siècle dévoré du besoin de tout codifier pour tout connaître. Il a introduit la philosophie dans la musique et exercé sur l'art une influence plus sérieuse peut-être par ses doctrines et ses expériences que par ses chefs-d'œuvre. Contentons-nous de constater ici que le système de la basse fondamentale est devenu la base de l'enseignement musical en France jusqu'à l'apparition de l'ouvrage de Catel, c'est-à-dire pendant une période de quatre-vingts ans.

Rameau était de haute taille. Il est possible qu'il ne fût point laid dans sa jeunesse ; mais, comme il parvint fort tard à la célébrité, tous les portraits qu'on a de lui le représentent fort âgé. Le meilleur a été fait par

Caffieri, en 1760, et gravé par Saint-Aubin, en 1762. Un autre a été peint par Restout et gravé par Benoist. Je ne parlerai que pour mémoire de ceux de Masquelier et de Dagoty ; mais je signalerai le dessin de M. de Carmontelle, qui l'a représenté se promenant dans un jardin. Il atteint presque à la hauteur des arbres ; d'autres promeneurs servent à donner l'échelle de sa haute stature. C'est une caricature, mais fort intéressante.

DURANTE

NÉ EN 1684, MORT EN 1755.

Avec sa science, son goût sévère, son attachement aux formules, François Durante devait être l'homme qu'il fut : un professeur très-distingué, un habile compositeur de musique religieuse. Artiste d'ailleurs sans génie, il se rendit justice en n'écrivant jamais pour le théâtre, où son défaut d'originalité et sa rigidité scolastique l'eussent empêché de réussir.

Ce musicien naquit le 15 mars 1684, à Frattamaggiore, dans le royaume de Naples. Sa famille, manquant des ressources nécessaires pour le faire instruire, le fit recevoir au Conservatoire *dei Poveri di Gesù Cristo*. Là, il acquit par les leçons de Gaetano Greco une grande habileté sur le clavecin. Lors de la suppression de l'établissement où il avait commencé ses études, Durante passa sous la direction d'Alexandre Scarlatti, qui professait à *Sant'Onofrio*. Il y avait entre le maître et l'élève une telle différence de tempérament artistique, que le premier ne dut pas exercer une influence bien profonde sur le second. Autant l'auteur de *Laodicea e Berenice* avait l'allure libre et originale, autant Durante subissait l'étroit formalisme des règles. Celui-ci alla-t-il perfectionner son éducation musicale à Rome, ainsi qu'on l'a prétendu ? La chose est douteuse ; mais ce qui est hors de contestation, c'est que les maîtres romains furent l'objet de sa plus sérieuse attention. Le caractère nouveau que l'école napolitaine dut à son enseignement consiste surtout dans une régularité plus exacte, dans une judaïque sévérité d'harmonie ; Durante passe à bon droit pour le plus habile maître qui ait professé la musique dans les Conservatoires de Naples. Toutefois, il n'était nullement théoricien, pas plus qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses successeurs. Leur méthode à tous procédait beaucoup moins d'un raisonnement que d'une tradition émanée d'un sentiment très-délicat. Comprendre et traduire cette tradition, telle était la tâche de l'enseignement, et c'est sans doute pour y avoir réussi mieux qu'un autre que Durante est resté dans l'histoire un professeur incomparable.

Au mois de janvier de l'année 1742, il succéda à Porpora comme maître du Conservatoire de Loreto. Cette place, où il s'acquit une gloire solide et même brillante, ne lui rapportait que 10 ducats (40 francs) par mois. Au reste, il lui en coûta peu pour mettre ses habitudes au niveau de sa mince fortune. C'était au physique ce que l'on appelle vulgairement un cuistre. Plus que négligé dans sa tenue, sordide et malpropre, bourru dans la conversation, et, quand il s'efforçait d'être aimable, faisant songer à l'âne de La Fontaine : tel était l'extérieur du maître. Pour compléter le portrait de Durante, j'ajouterai qu'il fut marié trois fois et qu'aucune de ses femmes ne put polir les aspérités de son caractère. Au fond, c'était un excellent homme, plein de cœur, de dévouement et d'abnégation.

Une dernière vertu rachetait bien ses dehors défectueux : c'était sa vive et sincère piété. J'ai dit plus haut combien ses appointements étaient mesquins. Eh bien ! il parvint cependant à économiser sur ce maigre traitement de quoi édifier une chapelle dédiée à l'archange Gabriel dans l'église de Frattamaggiore, sa ville natale.

Cet excellent musicien, ce brave homme, mourut le 13 août 1755. On a de lui un grand nombre de messes, de psaumes, d'antiennes, de motets, d'hymnes, qui se recommandent par la majesté du style et la parfaite disposition des voix. Son *Alma Redemptoris mater* me semble un morceau de premier ordre. Mais ses plus beaux ouvrages sont sans contredit les élèves qu'il a formés : les Traetta, les Vinci, les Terradeglias, les Jomelli, les Piccinni, les Sacchini, les Guglielmi, et enfin Paisiello.

Quelle couronne d'étoiles autour de cette humble existence, vouée avec constance à l'accomplissement des devoirs pénibles de l'enseignement !

HAENDEL

NÉ EN 1685, MORT EN 1759.

Haendel n'est supérieur que dans l'oratorio ; mais dans ce genre, le seul où son attachement à la forme scolastique lui ait permis d'exceller, il s'est montré incomparable. Ce n'est pas sans raison que les Anglais, ses compatriotes d'adoption, l'ont appelé le Milton de la musique. En entendant le *Messie* et tant d'autres majestueux chefs-d'œuvre, on reconnaît que Haendel a atteint la limite de l'art que le protestantisme peut inspirer ; et même les sujets bibliques ne doivent-ils pas être considérés comme le patrimoine légitime et inaliénable de l'Eglise catholique, dont ils ont dès l'origine formé la liturgie, décoré les cathédrales, animé les verrières, orné